

Quand des hommes choisissent des études "féminines", avec Alice Olivier

Transcription de la discussion avec Alice Olivier

Programme PRESAGE : On parle aujourd'hui beaucoup du travail du *care*, du travail du soin, comme un travail genré, effectué majoritairement par des femmes. Si on regarde les formations de l'enseignement supérieur, en 2021 par exemple la formation pour devenir assistante sociale était composée à 93% de femmes étudiantes, la formation pour devenir sage-femme comptait, elle, 97% d'étudiantes.

Aujourd'hui nous rencontrons Alice Olivier, maîtresse de conférences en sociologie à l'Université de Lille et chercheuse associée au Centre de recherche sur les inégalités sociales de Sciences Po.

Alice Olivier, elle s'est intéressée aux 7% d'hommes qui voulaient devenir assistant social, et aux 3% d'hommes qui voulaient devenir maïeuticiens.

Elle a mené pendant 5 ans une enquête sociologique pour essayer de mieux comprendre leurs parcours et vient de publier un livre aux Éditions de La documentation française intitulé *Se Distinguer des femmes. Sociologie des hommes en formations "féminines" de l'enseignement supérieur*.

Bonjour Alice Olivier.

Alice Olivier : Bonjour.

PRESAGE : Alors, pour commencer, pourquoi est-ce que vous avez choisi de concentrer votre enquête précisément sur ces deux formations : maïeutique et assistance sociale ?

Alice Olivier : Alors en fait au départ je voulais travailler sur des filières très féminisées, ça c'était le point de départ, sur des choix atypiques d'hommes dans des filières très féminisées. Et donc rapidement il a fallu choisir des filières, des cas d'étude. Les études de sage-femme, donc de maïeutique, c'était un peu le choix évident pour moi, parce que c'est une filière qui est très très associée aux femmes, au féminin, et puis rien que dans le terme "sage-femme" on pense tout de suite aux femmes, au féminin.

Pour choisir plus spécifiquement les deux filières je me suis ensuite appuyée sur quatre critères. En fait, à la suite de travaux d'autres chercheuses, qui avaient travaillé sur, elles, les métiers plus « masculins », j'ai utilisé quatre critères pour définir ce que j'appelais une filière « féminine ». Le premier critère, bien sûr, c'était un critère numérique : donc ce sont des filières très féminisées, vous l'avez rappelé dans les études de sage-femme, ou d'assistance de service social, on a plus de 90% de femmes. Mais ça ne me suffisait pas qu'il y ait un un critère numérique, je voulais vraiment que cette filière soit perçue socialement comme associée aux femmes. Et donc du coup, c'est des filières qui ont historiquement émergé comme « pour les femmes », ou des métiers en fait, plutôt, qui ont émergé comme des métiers « pour les femmes ». Et puis par ailleurs deux autres critères : c'est que ce sont des métiers, et du coup à fortiori des filières de formation, qui ont des compétences techniques et symboliques, et puis qui nécessitent un certain nombre de dispositions de la part des professionnelles, qui les placent du côté de ce qui est associé aux femmes et au « féminin ». Donc par exemple, vous avez parlé du *care*, de douceur, l'écoute, l'empathie, l'accompagnement des personnes, tout ça c'est un certain nombre de compétences professionnelles qu'on associe plutôt aux femmes ou au féminin. Et donc c'est comme ça en fait finalement que j'ai établi une liste de filières possibles qui cochaient, en

fait, ces cases-là, et que j'ai choisi finalement les études de sage-femme et d'assistance de service social.

PRESAGE : Et alors qu'est-ce qui mène des hommes, des étudiants, à s'engager dans ces filières ?

Alice Olivier : Alors ça c'était la première question que je me suis posée effectivement dans cette recherche : comment expliquer ces choix atypiques ? Et en fait quand on regarde les travaux qui existaient déjà sur les femmes dans des métiers dits masculins, ou des formations dites masculines, qui étaient un peu plus nombreux, les travaux, on observait que ce qui est le facteur déterminant pour ces femmes c'est plutôt leur socialisation genrée. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que depuis l'enfance, ces femmes, souvent, avaient été socialisées, éduquées, d'une manière un petit peu atypique par rapport aux normes de genre habituelles. Donc, par exemple, elles avaient beaucoup d'amis garçons, elles avaient des pratiques de loisirs plutôt associées aux garçons, elles étaient proches de leur père, et cetera. Donc au début moi je me suis dit peut-être que je vais trouver la même chose du côté des hommes, et finalement, très rapidement, je me suis rendue compte que ce n'était pas du tout le cas. Les hommes que je rencontrais, à la fois en assistance de service social et en sage-femme, avaient plutôt eu des éducations depuis l'enfance assez classiques, qui ne sortaient pas des normes de genre habituelles. En fait, ce qui rentre le plus fortement en jeu pour leur orientation, ce n'est pas des effets de leur éducation, c'est des effets des contextes dans lesquels ils s'orientent. Donc ça peut être des contraintes, mais aussi des opportunités dans le contexte dans lequel ils s'orientent. L'exemple typique, qui parle en général assez, c'est le cas des étudiants sages-femmes qui au départ voulaient faire des études de médecine mais ne réussissent pas le concours d'entrée. Sauf que depuis une vingtaine d'années le concours d'entrée en école de sage-femme est commun, en fait, il a une partie des épreuves communes avec des études de médecine, et donc les étudiants peuvent préparer plusieurs concours. Et donc, finalement, leur classement ne leur permet pas de rentrer en médecine, et on leur propose une place en sage-femme, par exemple. Au moment de la mutualisation des deux concours le nombre d'hommes en formation a explosé en fait : en un an il a été multiplié par six. Donc on reste sur des effectifs très petits, mais malgré tout ça montre bien que c'est un effet de d'opportunité à la fois, et de contrainte, c'est à dire "voilà on n'a pas pu continuer en études de médecine, c'est une contrainte, on a raté un concours, et en même temps on me propose une place dans une filière, que je ne connais pas, je vais me renseigner pourquoi pas m'orienter vers là". Donc voilà, ça ne veut pas pour autant dire que n'importe quel homme y va, bien sûr que leur choix, leurs intérêts personnels rentrent en jeu, dans ce livre je le montre notamment, voilà, que selon les origines sociales, on n'a pas les mêmes aspirations, donc tout le monde ne va pas avec les mêmes envies, finalement, dans ces filières-là. Mais ce qui domine c'est cet effet des contextes, plutôt.

PRESAGE : Et votre travail de recherche il n'a pas consisté uniquement à interroger des hommes sur leur orientation scolaire. Je crois que vous avez aussi été en immersion à l'intérieur de plusieurs lieux de formation, dans plusieurs écoles, et je crois que ce que vous avez observé illustre un concept sociologique qui s'appelle l'ordre du genre. Alors est-ce que vous pourriez nous expliquer en quelques mots ce que ça veut dire l'ordre du genre ? Et comment ça a pris forme concrètement sur votre terrain d'enquête ?

Alice Olivier : Oui effectivement, alors j'ai fait une recherche à la fois par entretiens et puis par observations donc dans les écoles comme vous le disiez. Et j'ai pu y voir la force de l'ordre du genre. Alors qu'est-ce que c'est l'ordre du genre ? C'est un système social qui crée deux groupes de sexe qui seraient supposément parfaitement imperméables, donc vraiment très distincts l'un de l'autre. Non seulement ils seraient très différents, voire complémentaires, ils sont souvent construits comme complémentaires, mais en plus ils sont hiérarchisés, en général au profit des hommes et du masculin. Donc l'ordre du genre c'est ce système social qui reproduit la production de deux groupes de sexe hiérarchisés au profit des hommes et du masculin.

Et après m'être interrogée, moi, sur la manière dont ces hommes s'orientaient dans ces filières, je me suis demandé comment ça se passe une fois dans les formations et quelles normes de genre on voit à l'œuvre. Qu'est-ce que ça, ça nous dit des fonctionnements locaux dans ces filières-là de l'ordre du genre ? On pourrait s'attendre à ce que ça soit assez fondamentalement remis en question : on a un homme dans une promotion de trente personnes, par exemple, et bien on pourrait s'imaginer que, finalement, cette domination des hommes qu'on voit habituellement dans la société serait atténuée, voire remise en question, que les rôles de genre seraient un peu reformulés, et cetera. Et bien ça n'est pas ce que j'ai observé. Finalement ce que moi j'ai vu le plus nettement, et c'est ce que j'ai cherché à mettre en avant dans le titre de mon livre, c'est que dans ces formations, même s'ils sont minoritaires numériquement, les hommes continuent à se distinguer des femmes d'une façon qui leur est largement favorable. Alors, bien sûr, ils se distinguent numériquement parce qu'ils ne sont pas très nombreux, mais ils se distinguent aussi, justement on parlait de l'ordre du genre comme la création de deux groupes de sexe très différents, qui se distinguent en mettant en avant des différences. Ils ne seraient pas exactement comme les femmes. L'exemple parlant c'est pendant les stages, pendant l'apprentissage professionnel, ils mettent beaucoup en avant, et puis aussi on les sollicite pour ça, pour un certain nombre de compétences qui seraient supposément un peu "propres aux hommes". Donc, par exemple, être plus calme dans l'accompagnement des patientes ou des usagères et usagers, moins se laisser emporter par ses émotions, pouvoir intervenir en cas de conflit avec une personne, et cetera. Ça c'est des stéréotypes de genre, en fait, qu'on a qui sont en fait actifs dans ces formations là et qui font que globalement on considère qu'ils apportent autre chose. C'est vraiment cet idéal de la complémentarité des sexes, qu'on entend dans beaucoup de milieux professionnels, notamment, et qui va jouer en fait, ici, fortement. Qui va faire qu'on considère, et puis les hommes se considèrent eux-mêmes, comme différents. Et pas seulement comme différents, mais aussi, d'une certaine manière, cette distinction elle se passe, au sens plus hiérarchique du terme, en fait, de la distinction : se distinguer c'est aussi être valorisé, bénéficier d'un certain nombre de privilèges. Et en fait ce que moi j'ai pu voir, c'est que si tant est qu'ils s'adaptent au fait d'être dans une formation très féminisée (parce que je pourrais y revenir après, mais l'idée n'est pas non plus de reproduire exactement les normes de genre telles qu'elles sont dans des univers plus mixtes) mais en tout cas, si tant est qu'ils s'adaptent, qu'ils montrent qu'ils sont intéressés, qu'ils sont motivés pour être là, et bien les hommes bénéficient d'un certain nombre de privilèges et peuvent occuper des positions qui sont favorables et prendre des positions favorables. Donc par exemple ils sont très surreprésentés dans les rôles de porte-paroles : ils sont plus souvent délégués de classe, représentants des associations étudiantes, ils entretiennent des liens souvent plus individualisés avec les enseignants les enseignantes, ils sont repérés pendant les stages, ils ont plus souvent un travail après la sortie de formation, enfin en tout cas parfois on leur propose un travail avant-même le diplôme. Et c'est d'autant plus intéressant, ou en tout cas

marquant, qu'en plus ils ne sont pas meilleurs étudiants. Quand on regarde les statistiques nationales : ils redoublent plus, ils sont moins diplômés, et pourtant ils bénéficient d'un certain nombre de représentations genrées, et eux-mêmes peuvent mettre en avant un certain nombre de compétences ou d'assurance, de confiance en soi, qui fait que malgré ça, finalement, et bien, ils s'en sortent plutôt bien. Alors ça ne veut pas dire qu'il y a parfois des difficultés, mais dans l'ensemble l'expérience leur est favorable.

PRESAGE : Et donc ce privilège, cette sorte d'avantage qu'ils réussissent à tirer de leur situation minoritaire, est-ce que c'est quelque chose qu'on observe aussi chez les filles étudiantes en filière masculine ? Par exemple les filles dans le milieu de l'informatique, le bâtiment, et cetera. Est-ce qu'il y a un point commun à ce niveau-là ?

Alice Olivier : Alors en fait les situations ne sont pas du tout comparables. C'est vrai qu'on pourrait penser que ça serait à peu près la même chose, et bien pas du tout. Les recherches qui portent sur, par exemple, les femmes chirurgiennes, les femmes policières, conductrices poids lourds, ou ce genre de situation, montrent plutôt que ces femmes-là, alors certes elles sont assez visibles, donc elles ont ça en commun avec les hommes dans les métiers féminins, enfin dits « féminins », mais par contre elles connaissent un certain nombre de mises à l'épreuve, par exemple des difficultés à s'intégrer, on remet souvent en question leur légitimité à être présentes et elles doivent passer beaucoup de temps en fait à affirmer leur légitimité, à trouver leur place, là où les hommes dans les métiers dits « féminins » ou les formations dites « féminines » n'ont pas du tout le même type d'expérience. Et c'est bien pour ça que, c'est pas qu'une histoire de chiffres, en fait, enfin quand on dit "ils sont minoritaires", et bien oui ils sont minoritaires numériquement, mais ils ne sont pas minoritaires socialement. Socialement ils restent très largement dominants.

PRESAGE : Et vous dédiez une partie de votre livre à une figure que vous avez rencontrée pendant votre enquête et cette figure c'est la figure du « pédé », que vous mettez entre guillemets, qu'est-ce qu'elle vient faire là cette « figure du pédé » ?

Alice Olivier : Oui alors cette figure du « pédé » elle renvoie en fait à un stéréotype qui existe au sujet des hommes investis dans des domaines féminins, enfin dits « féminins », avec des guillemets, qui serait que ils seraient nécessairement homosexuels. Comme si en fait, voilà, parce qu'ils s'intéressent à des trucs de femmes, ils ne correspondraient pas aux normes de genre habituelles. Et donc dans l'ordre du genre qui non seulement crée deux groupes de sexe, les hiérarchise, on a aussi vraiment cette forte norme de l'hétérosexualité. Donc quand on n'est plus dans les normes de genre habituelles, et bien voilà, ça remet un peu en question cette idée d'hétérosexualité, donc ça questionne, et donc on a cette idée que ces hommes seraient plus souvent homosexuels que la moyenne. C'est pas le seul stéréotype qui existe d'ailleurs, on entend aussi le fait qu'ils seraient aussi « coureurs de jupons », qu'ils pourraient tout à fait vivre beaucoup d'expériences sexuelles parce qu'ils seraient entourés de femmes, et cetera. Moi je me suis spécifiquement, dans le livre, intéressée à cette figure du « pédé », avec des guillemets, parce qu'elle fait l'objet régulièrement de jeux entre étudiants. En fait pendant des moments de sociabilité ils peuvent se faire des blagues, les filles peuvent reprendre en fait à leur compte un peu ce stéréotype en faisant une plaisanterie, en disant « Allez les filles, on y va, bon on dit "les filles" parce que euh Adrien c'est plus vraiment un garçon maintenant qu'il est tout le temps avec nous » ou « Ah, tel garçon maintenant lui aussi il se met à regarder les garçons dans la

« rue », ou ce genre de choses. A faire des plaisanteries, en fait, sur le fait que à force d'être avec des femmes, ces hommes perdraient un petit peu leur hétérosexualité. Et donc moi j'ai essayé d'étudier cette figure pour montrer en fait ce que ça peut nous apprendre des normes de genre. Et ça nous apprend que finalement même si elles sont dans l'ensemble reproduites dans ces formations-là, elles sont aussi reproduites sous des formes un petit peu décalées, parce qu'on attend des hommes d'être assez à l'aise, en fait, avec ces plaisanteries, d'être suffisamment affirmés, finalement, dans d'autres moments, dans leurs rôles de de genre, qu'ils puissent dans certaines sphères, dans l'entre-soi du groupe étudiant, faire des plaisanteries sur le fait que, peut-être, ils ne seraient pas que hétérosexuels, ou qu'ils seraient, voilà, qu'ils pourraient être intéressés par le maquillage, par les vêtements, par ce genre de choses. Donc voilà, c'est des plaisanteries, en fait, entre étudiantes et étudiants, pour jouer un peu avec ces normes de genre au regard de cette situation atypique.

PRESAGE : Et en fait on attend des garçons qu'ils s'adaptent ?

Alice Olivier : Voilà, on attend d'eux en fait de savoir s'amuser avec cette figure-là, et certains ne sont pas du tout à l'aise, pour certains ça ne les fait pas rire du tout en fait qu'on les renvoie à cette figure-là, c'est souvent ceux qui sont moins à l'aise avec leur choix d'études, qui sont moins à l'aise avec le fait d'être dans une formation très féminisée qui peut parfois représenter pour eux une forme de déclassement à la fois en termes de genre mais aussi en termes social, pour certains qui viennent de milieux sociaux par exemple très favorisés, et du coup il y en a que ça fait pas rire, en fait, et qui au contraire disent : « Ah non mais moi au contraire je rappelle en permanence que je suis le mâle dominant, il est hors de question que elles déteignent sur moi, et cetera ». Alors ils plaisantent, mais n'empêche qu'ils mettent beaucoup ça en avant. Quand pour d'autres ça peut être l'occasion de plaisanteries, et de dire « eh bien oui, moi je suis à l'aise dans cette formation, si ça nous permet de plaisanter ensemble, il n'y a pas de problème de toute façon ça n'a rien à voir avec mes pratiques effectives ou pas ». Et puis il y a quelques hommes, effectivement homosexuels, pour qui, en fait, le fait d'être dans une filière très féminisée peut participer à affirmer davantage leur orientation sexuelle, à sentir plus à l'aise aussi à le vivre plus ouvertement et qui trouvent dans cet entre-soi féminin un espace, en fait, *safe*, dans lequel vivre aussi, en tout cas affirmer, leur homosexualité

PRESAGE : D'accord. Et est-ce qu'il y a d'autres espaces dans lesquels ces hommes ils doivent s'adapter, ils doivent faire un effort d'adaptation ?

Alice Olivier : Oui effectivement c'est ce que j'évoquais tout à l'heure, donc quand je parlais du fait que, voilà, on doit quand même un peu ajuster ses pratiques au fait d'être dans un milieu dit « féminin ». Ça se voit dans le groupe étudiant, par exemple avec cette figure du « pédé », mais aussi dans des moments, pas forcément au moment de jeux entre étudiants, juste dans des moments de sociabilité, on n'attend pas des hommes de rappeler en permanence qu'ils sont là, d'expliquer en permanence qu'ils ont raison, qu'il faut les écouter, et cetera, pas du tout. Un homme qui ferait ça ne serait pas du tout apprécié. Dans ces groupes étudiants, j'ai pu observer l'importance d'un idéal d'égalité entre les sexes. En fait c'est une norme qui est aujourd'hui assez répandue dans la société, notamment dans les jeunes générations, ça beaucoup d'autres travaux le montrent. Et du coup on n'attend pas des hommes de dominer explicitement en permanence. On attend d'eux de parfois se faire

discrets, se taire en fait. Les femmes, les étudiantes, elles peuvent être très contentes, parfois, d'être entre femmes, d'avoir des discussions entre elles qui les intéressent et pour lesquelles elles ont d'habitude moins d'espaces, par exemple. Et donc elles ne vont pas souhaiter des hommes qu'ils soient en permanence en train de rappeler leur présence. Dans la formation c'est la même chose, c'est à dire que, certes, on peut valoriser chez les hommes, comme je disais tout à l'heure, un travail de mise à distance, d'être plus rationnel, et cetera, selon un certain nombre de stéréotypes de genre. Mais en attendant pour être sage-femme ou assistant de service social, il faut être empathique, il faut être à l'écoute, il faut être dans l'accompagnement, et c'est autant de compétences qui sont plutôt socialement associées aux femmes. Un homme qui ne serait pas d'accord du tout, qui n'irait pas du tout vers ce type de pratiques ne serait pas du tout perçu comme un bon étudiant, c'est quand même les conditions sine qua non pour être dans ces métiers-là. Et donc en fait finalement ce que j'ai pu observer c'est ce qu'on attend d'eux, c'est pas tant de rappeler en permanence leur existence et leur présence en tant qu'homme que de jongler entre ce qui est socialement associé aux femmes, et ce qui est socialement associé aux hommes. Entre des moments où ils rappellent leur existence et leur appartenance à un groupe de sexe masculin, et les moments où, au contraire, se font un peu plus oublier. Et finalement ceux qui s'en sortent mieux, ceux qui ont le plus de privilèges, c'est plutôt ceux qui arrivent avec fluidité à jongler selon les contextes, à évaluer un peu les situations, et à jongler entre des moments où ils rappellent leur groupe de sexe, et d'autres moments où au contraire où ils se font un peu plus discrets.

PRESAGE : Et donc finalement les résultats de votre enquête sociologique, qu'est-ce qu'ils peuvent venir nous dire sur ce travail du *care* dont on parle énormément ? Est-ce qu'il faut que les hommes fassent plus de travail de *care*, ou peut-être se forment plus au travail de *care* ? Est-ce que vous avez un avis sur cette question ?

Alice Olivier : Eh bien, effectivement, en fait on pense souvent que masculiniser le travail de *care*, notamment, ça pourrait permettre de le revaloriser socialement. Parce que le travail de *care*, le travail de soin, est globalement assez peu reconnu. Et moi j'ai beaucoup entendu ça pendant mon enquête, que c'était bien qu'il y ait des hommes qui viennent parce que ça va revaloriser ce travail aux yeux de la société. Alors on peut effectivement imaginer que s'il y avait plus d'hommes, beaucoup plus d'hommes, s'il y avait un changement massif, ça participerait un peu à changer l'image du travail de *care*. Mais moi ce que je trouve que cette recherche elle montre, c'est que tant qu'on fait venir des hommes et qu'on les apprécie, entre guillemets, « en tant qu'hommes », c'est-à-dire qu'on attend d'eux des rôles plutôt socialement associés aux hommes et qu'eux se prennent ces positions-là, eh bien finalement ça ne change pas vraiment le problème, parce que ça va juste déplacer un petit peu les inégalités, mais ça ne revalorise pas du tout le travail des femmes, si en fait on les renvoie encore plus à « Ah eh bien non c'est pas pareil que les hommes qui font cet exercice-là, et cetera. » Donc j'ai l'impression que pour revaloriser ce travail et pour faire reconnaître l'importance du travail de *care*, il faut surtout travailler en fait la représentation des métiers, des occupations du *care*, en montrant que les compétences ne sont pas naturelles, pour personne, que c'est des compétences professionnelles qui s'acquièrent en formation, sur le terrain, et cetera, pour les femmes comme pour les hommes. On a souvent tendance à penser que c'est plus naturel pour les femmes. Et à partir de là, peut-être qu'il y aura plus d'hommes, mais à la limite c'est pas tellement l'objectif nécessaire, c'est plutôt de faire connaître et reconnaître le travail de soins aux autres.

PRESAGE : Merci beaucoup !

Alice Olivier : Merci.

PRESAGE : Genre et cetera c'est le podcast du Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po. La musique est signée Lune.

Un lien vers la transcription de cet épisode est disponible en description, ainsi que des références bibliographiques.

Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à ajouter des étoiles sur votre plateforme d'écoute et à le partager autour de vous. Merci et à bientôt !